

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 83 (1938)
Heft: 1

Artikel: Impressions et expériences de la guerre d'Espagne [suite]
Autor: Bauer, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341859>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Impressions et expériences de la guerre d'Espagne ¹

(Suite.)

II

I. TENUE ET DISCIPLINE.

Dans l'armée nationale espagnole, l'élément colonial et professionnel tient une place éminente. C'est lui qui a assuré la soudure entre l'insurrection du 17 juillet 1936 et les grandes opérations du début de l'année 1937. C'est à la ressemblance du soldat de métier que se sont formés les volontaires et les recrues, instruits par les soins du cadre de carrière.

Le modèle du fantassin espagnol, c'est le *Tercio*, c'est-à-dire la Légion étrangère, instituée par décret en 1921 et formée en un corps d'élite par un extraordinaire meneur d'hommes, le général Millan-Astray, auquel succéda, quelques années plus tard, le général Franco, au cours de sa fulgurante carrière. Or le moins qu'on puisse dire, c'est que, formé à cette école, le légionnaire espagnol est un soldat splendide, digne successeur des compagnons d'Alexandre Farnèse et de Gonzalve de Cordoue.

A côté de l'idéal légionnaire, mentionnons en bonne et due forme l'esprit *requete*. Les bataillons carlistes qui se reconnaissent au béret rouge et aux fleurs de lys participent, eux aussi, à une forte tradition militaire, celle des indomptables combattants navarraïes qui luttèrent des années durant contre la Monarchie libérale d'Isabelle et contre la première République. Bien avant l'insurrection,

¹ Nous avons demandé au capitaine Ed. Bauer, qui eut récemment l'occasion de se rendre en Espagne, de poursuivre, à l'intention de nos lecteurs, l'intéressante étude dont nous avons publié la première partie dans nos livraisons d'octobre et de novembre 1937. (Réd.)

les *Requetes* recevaient plus ou moins secrètement une véritable instruction militaire, sous les ordres de chefs volontaires. Ainsi s'est constituée une troupe solide, puisant ses vertus dans le très haut idéal patriotique, moral et religieux qui distingue le peuple navarrais ; ses exploits sur le front Nord, tant à Bilbao, qu'à Santander et à Gijon, lui ont souvent valu les honneurs du communiqué.

Les Maures forment un troisième élément professionnel dans l'armée nationale. Par milliers, ils ont passé le détroit de Gibraltar depuis le mois de juillet 1936, pour venir servir sous les ordres du général Franco, qu'ils considèrent comme un nouveau prophète. « El Justo », c'est ainsi qu'un Marocain blessé, rencontré dans un compartiment de chemin de fer, entre Burgos et Salamanque, qualifiait le chef national dont il nous contait les exploits avec une verve incroyable. Et cette qualification prend ici son sens plein et viril, car dans l'esprit du Musulman, la justice n'est pas seulement l'impartialité et la miséricorde, c'est aussi, quand il convient, la rigueur et la répression. Enfin, le Maure reconnaît chez l'ancien commandant du *Tercio* cette vertu mystérieuse que l'on définit, faute de mieux, par les expressions de bonheur, de chance ou d'étoile, et à laquelle il trouve comme un reflet religieux, comme une manifestation de la volonté divine, comme une manière d'onction invisible.

Avec cela l'indigène est bon soldat, frugal, robuste et, chose rare dans cette guerre, excellent tireur au fusil. Il convient toutefois de l'encadrer avec soin, car quand les chefs sont tombés, l'initiative lui manque pour continuer le combat. On signalera, à cette rubrique, un certain nombre d'officiers maures dont on est, paraît-il, fort satisfait et qui sont tenus sur un pied de parfaite égalité par leurs camarades espagnols.

* * *

Cependant, il ne viendra à l'idée de personne qui s'est rendu là-bas, de comparer, pris dans le tas, le soldat espagnol avec l'un quelconque de nos miliciens suisses. Le carac-

tère, la tradition, l'instruction, l'aspect extérieur, le type physique de l'un et de l'autre sont choses qui ne soutiennent entre elles aucun rapport.

Mais l'important, ce n'est pas telle ou telle méthode de dressage, telle ou telle manière de rendre les honneurs ou de se présenter à son supérieur, l'essentiel, c'est que la discipline soit exigée de la part des chefs et obtenue de la part des subordonnés.

A cet égard, l'armée espagnole soutient honorablement la comparaison avec ce que nous avons vu de bon chez nous et ailleurs. Nos pérégrinations derrière les fronts de Madrid, d'Oviedo, ou de Santander, nous en ont absolument convaincu. Partout nous avons vu les hommes faire preuve d'une bonne tenue militaire, saluer leurs officiers ponctuellement selon un cérémonial qui nous a semblé plus compliqué que le nôtre, se conduire décemment dans les lieux publics. En quatre semaines, nous n'avons vu qu'un seul homme ivre parmi les milliers de soldats que nous avons rencontrés, et encore s'agissait-il d'un Marocain qui, sans doute, n'avait aucun entraînement à supporter les boissons fermentées, interdites aux croyants par la loi de Mahomet.

Au front c'est la même chose. Nous avons eu le grand privilège de passer toute une journée à la Cité Universitaire de Madrid, où nous avons circulé entre l'Hôpital clinique, l'institut d'architecture, l'institut botanique et la Casa Velasquez, c'est-à-dire à 30 ou 40 mètres des lignes occupées par les Rouges. Or partout nous avons constaté l'ordre et la vie réglée de la caserne. Ici on étrillait une paire de mulets, sous la surveillance d'un sergent, là, après l'explosion de deux mines Stockes, on balayait la cour d'un balai vigoureux. Dans les boyaux pas un papier, pas un détritus. Pas un flâneur non plus, tout le monde au repos dans les abris creusés sous terre, avec une sentinelle à l'entrée pour annoncer le poste et assurer la liaison. Aux créneaux ou derrière leurs meurtrières, des guetteurs attentifs, immobiles et silencieux, ne se laissant pas détourner de leur surveillance par le passage des visiteurs. Dans les instituts qui servent

de cantonnements, l'ordre, le silence, la propreté régnaient un peu partout. A quatorze heures, selon la coutume espagnole, le caporal chef d'ordinaire s'est présenté au commandant du secteur pour lui faire goûter les plats qui nous ont semblé fort convenablement apprêtés, puis on a procédé à la distribution, ni plus ni moins que dans l'une de nos pacifiques casernes.

A Oviedo, mêmes remarques. Sur le front de Santander où nous avons assisté à l'occupation de Reinosa dans l'après-midi du 16 août, nous avons constaté comment, sans cris et sans menaces, les cadres reprenaient leur monde en main et pourvoyaient à la situation, après un moment de désordre auquel ne contribuait pas médiocrement la population civile, dans sa joie d'être délivrée. Somme toute, on vit dans la conviction que la guerre ne s'accommode pas du gâchis et que le Système D n'est que le plus déplorable des expédients, destiné à pallier l'impéritie des chefs. La discipline du temps de paix ne s'est donc pas relâchée dans l'armée nationale ; bien loin de là, et partout où les circonstances permettaient le service réglé de la caserne, on y a recouru avec discernement.

Mais aussi cette stricte discipline ne puise pas son origine dans la crainte des conseils de guerre ou dans le seul esprit de subordination. En visitant le secteur si meurtrier et si disputé de la Cité Universitaire, sous la conduite d'officiers du *Tercio* qui nous ont semblé des modèles de vaillance et d'élévation morale, il nous a semblé qu'on lisait dans les yeux des hommes qui bondissaient hors de leurs abris pour venir saluer leurs chefs, une véritable joie de servir. Il ne s'agit pas, en l'espèce, de ce que l'on appelle un peu inconsidérément la discipline « consentie », mais d'un véritable don de soi de la part du subordonné, puisé dans un sentiment d'admiration et de confiance absolue à l'égard du chef. Nous avons dit précédemment quelle était la vaillance pour ne pas dire la témérité des officiers espagnols. Cette témérité trouve ici non seulement sa justification mais encore sa raison d'être pour le bien du service.

Cette discipline régit, comme de juste, les relations des officiers entre eux. A ce propos, nous voudrions nous élever contre la fausse opinion, où sont certains, qu'une armée peut marcher sans bureaucratie. Là encore l'exemple vécu de la Cité Universitaire mérite d'être cité. Assurément, l'armée espagnole, où domine, comme nous l'avons dit, l'esprit colonial, est peu paperassière ; néanmoins, sous le feu des Rouges, on correspond avec l'arrière pour des fins administratives, on dresse des comptes rendus de munition, on établit des rapports de front. On ne fait pas la guerre actuelle sans machine à écrire, sans timbre humide et sans formules imprimées. On tâche seulement de limiter la bureaucratie à ce qu'elle doit être ; on l'empêche de devenir une fin en soi, justifiant la présence loin du front d'une foule de scribes en uniforme.

* * *

Nous n'avons pu visiter, comme nous l'eussions désiré, les casernes où l'on instruisait les recrues. Toutefois, à plusieurs reprises nous nous sommes arrêté devant des sections d'infanterie qui s'exerçaient, sur les places publiques, aux divers mouvements de l'ordre serré et du maniement d'armes. A notre grande surprise, nous avons vu exécuter tous les mouvements compliqués de l'école de section que, faute de pouvoir disposer d'un temps d'instruction suffisant, notre règlement d'exercice de 1930 a laissé tomber, par exemple, les fameuses conversions par groupes, en marche ou de pied ferme, pierres d'achoppement de nos défunctes écoles de recrues de 67 jours. Or là-bas, il ne s'agissait pas de former des soldats pour une armée sur le pied de paix, mais d'instruire des combattants pour alimenter sans perdre de temps les unités de la ligne de feu.

A Salamanque, tous les jours à 11 heures, a lieu devant le quartier général, la relève de la garde. C'est une cérémonie imposante, réglée comme un ballet, une parade qui vaut certainement ce qu'on fait de mieux en Europe dans ce domaine. A noter le pas cadencé très court et très lent de

l'infanterie qui ramène devant nos yeux ces vieilles estampes du XVII^e siècle, où l'on voit les vieux *tercios* de Philippe III défiler dans un alignement impeccable des torses droits, des jambes tendues, des lances portées presque horizontalement sur l'épaule droite.

Comme on voit, en dépit du temps qui presse, le haut commandement n'a nullement renoncé à ce que nous appelons communément le drill. Quant à l'instruction au combat, on nous a dit qu'elle était peu poussée. Particulièrement, on n'attache pas au tir individuel, pour lequel manquerait... de bonne qualité, l'importance primordiale... Leur dégrossissage militaire terminé, les jeunes recrues sont versées par petits groupes dans les unités combattantes où elles se perfectionnent au contact de leurs camarades déjà aguerris. Ce système expéditif a, sans doute, ses avantages, tant qu'on ne forme pas des compagnies ou des bataillons entiers de novices. Un volontaire allemand, toutefois, nous en présentait l'assez lourde contre-partie : témérité, méconnaissance de l'effet et de la puissance du feu, négligence aux avant-postes. Peut-être était-il un peu pessimiste, comme nous l'ont semblé parfois les alliés étrangers de la cause nationale.

* * *

L'équipement et l'habillement présentent, au moins à l'arrière dans les bataillons d'instruction, une considérable variété : beaucoup de culottes de velours, d'espadrilles de toile, de vieux fusils italiens, plus ou moins rouillés, du calibre de 6,5 mm.

Au front, au gros de l'été, presque tout le monde était en bras de chemises, les manches roulées jusqu'à la saignée. Les vareuses sont à col rabattu, comme la vareuse française, et les insignes du grade sont portés sur la manche, soit encore sur une patte à la couleur de l'arme, cousue au-dessus de la poche supérieure gauche. Culottes saumur, guêtres de cuir ou de toile, qui nous ont semblé remplacer avantageusement les bandes molletières, souliers légers, buffleterie

de belle qualité. Le casque n'est porté qu'en ligne et encore n'en avons-nous pas vu beaucoup à la Cité Universitaire ; c'est une bombe d'acier assez semblable à notre casque, mais moins épaisse et partant plus légère. L'homme a toujours sur lui son masque à gaz, plus une, deux ou quatre grenades à main.

Par contre, nous n'avons vu qu'un seul sac en vingt-huit jours et encore était-ce un sac de touriste. Les effets de l'homme sont serrés dans la couverture qu'il porte en bandoulière et à laquelle il attache encore sa gourde et son plat. Le reste suit avec le convoi de bourriquots qui accompagne chaque compagnie. Cette pratique constitue-t-elle un emprunt de l'armée métropolitaine à l'armée coloniale ? C'est possible ; dans tous les cas ces milliers d'ânes constituent pour l'Espagne une véritable richesse, en même temps qu'un élément de pittoresque.

Les armes individuelles sont le fusil ou le mousqueton Mauser, d'habitude bien tenus. Sur quelques embouchures, nous avons remarqué un couvre-canon métallique, mais plus généralement le petit chiffon de toile ou de papier que proscriit notre règlement. Dans les Asturies, pays particulièrement pluvieux, les armes étaient souvent munies d'un manière d'étui de toile protégeant les parties métalliques contre la boue et l'humidité. Le pistolet des officiers est une arme automatique de fabrication nationale. Cette arme à chien, du calibre de 9 mm., nous a semblé infiniment plus rustique et d'un fonctionnement en campagne beaucoup plus assuré que le nôtre.

II. L'EMPLOI DES ARMES.

1. *L'infanterie.*

La dotation de l'infanterie en armes automatiques est loin d'atteindre les 16 mitrailleuses lourdes, 9 F.M.T. et 27 F.M. de notre actuel bataillon de fusiliers ou de carabiniers. Dans les unités rencontrées au hasard de nos pérégrinations, nous avons vu le plus souvent un fusil-mitrailleur

ou parfois deux, par section ou par peloton d'une vingtaine d'hommes.

Ces armes sont d'origine diverses ; à côté du matériel d'ordonnance qui existait dans l'armée avant l'insurrection, il y a encore les mitrailleuses et fusils-mitrailleurs fournis aux Nationaux par leurs amis allemands et italiens. En plus de cela les prises faites sur les Rouges, qui sont réparées dans des ateliers spéciaux. Nous avons vu là l'antique fusil-mitrailleur français, modèle 1916, avec son magasin semi-circulaire, des armes russes, lourdes et légères, mexicaines ou tchécoslovaques. A Leganes, dans le butin de Brunete, nous n'avons pas trouvé, dans un seul tas, moins de quatre types de cartouches, ce qui, de l'autre côté du front, ne doit pas simplifier le travail des Etats-majors et des compagnies de parc. Quoi qu'il en soit, la puissance de feu et partant l'appui de feu des unités combattantes ne doit pas atteindre ce que nous connaissons chez nous.

Le Riffain, tirailleur né, et l'Espagnol, avec son tempérament individualiste et son courage naturel, se prêtent bien aux nécessités du combat moderne.

Au reste, la tactique est simple. On réserve ordinairement au bataillon, voire même au régiment, les mouvements compliqués, comportant des changements de direction sous le feu de l'ennemi ou des dépassements. Dans le cadre de la section ou même de la compagnie, on attaque droit devant soi, en mettant le terrain à profit. Parvenu à distance d'assaut (50-100 m.), c'est une pétarade générale, et, à cette courte portée, le feu individuel est efficace et les blessures sont terribles. De là peut-être ces accusations que l'on s'échange, d'utiliser des balles dum-dum, encore que nous ayons vu à Leganes des balles explosives. Encore quelques mètres, et le fantassin espagnol peut utiliser ses magnifiques qualités de grenadier. Enfin, le pistolet-mitrailleur est l'arme de l'abordage. On en trouve de plusieurs systèmes en Espagne, Mauser ou Bergmann, mais tous les officiers auxquels nous avons eu l'honneur de parler, leur attribuaient une grande efficacité. Cela vaut mieux sans doute que le tir

en marche de notre fusil mitrailleur de 8 kg. Ainsi qu'on l'a constaté entre 1914 et 1918, les corps-à-corps avérés sont rares. Ou bien l'attaque échoue au moment de sortir de la base d'assaut, ou bien les défenseurs s'enfuient avant l'irruption de l'assaillant.

Rouges et Blancs usent du lance-mines Stockes-Brandt avec une égale satisfaction, en particulier dans certains secteurs, comme à la Cité Universitaire où les lignes sont si rapprochées que le tir de l'artillerie deviendrait dangereux pour les troupes amies. Il faut noter l'emploi de toute une série de petits mortiers de provenance nationale ou étrangère qui assurent la transition entre la simple grenade à main et la mine à ailettes de 81 mm.

En plusieurs endroits, nous avons vu en batterie le canon anti-char allemand de 37 mm., avec ses pneus, son affût à double bêche et son bouclier. On ne nous a pas fait de confiance sur son efficacité, par contre nous avons entendu partout faire l'éloge de la pièce russe de 45 mm. Comme notre solution en matière de canon d'infanterie est quasiment identique, nous pouvons donc nous en féliciter. Il se pourrait, toutefois, que l'arme russe ait une vitesse initiale plus grande que la nôtre, vu la longueur de sa bouche à feu.

2. *Cavalerie.*

Nous n'avons vu de cavalerie que dans les parades de Salamanque. Nous ne pouvons donc rien écrire touchant son emploi dans la présente guerre. Nous avons lu cependant que c'était à elle que revenait la garde du secteur qui s'étend entre la rive sud du Tage et la région de Peñarroya.

3. *Artillerie.*

Nous avons déjà insisté sur la pauvreté en artillerie des armées qui s'opposent sur le front d'Espagne. Rien donc là n'est comparable à ce que nous avons vu durant la guerre mondiale. Quand on met en ligne 60 ou 80 batteries, il semble que l'on ait réalisé une exceptionnelle concentration d'ar-

tillerie ; or, nous rappelons que la ruée du 21 mars 1918, qui se déployait sur un front de 80 km., fut appuyée par le feu de 6200 canons et 1000 lance-mines. Il s'ensuit qu'on n'obtient jamais les effets de destruction et de neutralisation constatés durant la guerre mondiale. Les villages de la région de Madrid sont ruinés, mais nous n'avons rien trouvé qui ressemblât au paysage de Verdun, où seule la différence de la coloration du sol rappelait en 1918 l'existence de Fleury.

Les puissances étrangères ont complété dans une certaine mesure les lacunes de l'artillerie espagnole.

Nous avons entendu faire un grand éloge du canon anti-aérien allemand de 8,8 cm. dont on se sert aussi pour exécuter des tirs à grande portée, et de l'obusier soviétique de 12,4 cm. qui est, paraît-il, comme précision du tir et comme effet du projectile, tout à fait remarquable.

Dans tous les cas, d'après nos observations, on ne dispose pas du côté rouge d'un matériel assez nombreux et assez puissant pour agir avec efficacité contre le personnel abrité ou contre les constructions.

Contre une ferme, ni plus ni moins bien bâtie que les nôtres, le 7,5 cm. de l'artillerie de campagne espagnole n'obtient que des résultats médiocres ; avec le 15,5 cm. court Schneider qui armait les régiments d'artillerie lourde au moment de l'insurrection, on obtient des résultats plus intéressants. A la gare de Pozuelo del Alcorcon, au nord de Madrid, nous avons vu des bordures de trottoir de granit projetées à 15 mètres, avec des fragments de rail de 2 mètres de longueur.

Cependant, ni d'un côté ni de l'autre, aucun des calibres employés n'a été capable de venir à bout des grands édifices bétonnés de l'architecture moderne. Les dalles superposées de ciment armé constituent autant de plaques de blindage, soutenues par des piles minces qu'on n'a que peu de chances d'atteindre de plein fouet. Les décombres et les armatures s'ammoncelant à l'extérieur constituent un fouillis de gravats et de tiges métalliques, impénétrable à

l'infanterie qui tenterait l'assaut. La mine elle-même n'obtient pas toujours un résultat décisif, vu la souplesse relative du béton. Ceci nous explique que l'armée nationale ait dû stopper devant Madrid et que les Rouges, d'autre part, aient été incapables de ressaisir le saillant que forme dans leurs lignes la fameuse Cité Universitaire.

On pourra tirer de ces constatations quelques conclusions intéressantes pour notre défense nationale. S'il est vrai que villes et villages sont des nids à obus, il n'est pas certain que ces obus réussiraient à débusquer des défenseurs résolus à tenir jusqu'au bout et dont le moral n'aurait pas été ébranlé, à moins de tirs massifs et répétés qui ne conviennent pas à la guerre de mouvement, du style surtout du gigantesque coup de main motorisé dont on nous menace. Il s'agira seulement de disposer du temps nécessaire pour s'installer et pour renforcer les constructions. D'autre part, avec notre artillerie actuelle, nous serions au moins aussi handicapés que l'Espagnol pour mener des opérations offensives contre un ennemi retranché.

D'après ce que nous avons pu voir l'artillerie nationale tire honorablement : salves bien groupées et bien réglées. Quant aux canons rouges on en redoute peu les effets ; il est, en effet, difficile d'improviser des commandants de batterie qui mettent leurs obus au but. D'une manière assez générale les tirs de harcèlement lointain semblent produire des résultats bien décevants. A Leganes nous avons subi deux bombardements par canons courts Schneider de 15,5 cm., d'une durée d'une heure chacun. Pour 120 obus, il y a eu deux blessés légers et quelques destructions. Un peu de gêne matérielle peut-être, mais effet moral rigoureusement nul. A Oviedo, la ville a été littéralement criblée, mais sans qu'on réussisse à décourager les défenseurs, ni même à arrêter le ravitaillement. A ces exemples on opposera, toutefois, la réflexion de Charles Delvert : « Il n'y a que ceux qui ne tirent pas qui n'ont jamais tué personne ».

Quoi qu'il en soit, un commandant d'infanterie, rencontré au lendemain de la bataille de Brunete, insistait sur

l'importance pour le commandement de garder son artillerie bien en main, de lui mesurer généreusement le temps de s'installer, de régler son observation et ses liaisons, de telle façon que le tir du plus grand nombre possible de batteries puisse être concentré successivement sur les différents objectifs intéressants. C'est à cette tactique qu'il attribuait le succès de la contre-attaque nationale du 25 juillet. Selon lui, pendant toute la période d'installation, le commandement avait systématiquement repoussé les demandes de feu, parfois assez angoissées, des combattants de première ligne. Puis tout était parti en avant dans un ensemble impressionnant.

D'après cet officier encore, le calibre de 4,5 cm. utilisé par les Russes devrait suffire à toutes les tâches tactiques que l'on impose au bataillon d'infanterie. Pour le reste, le canon et l'obusier de 10,5 cm. lui semblaient les modèles les plus appropriés pour le combat en rase campagne. Ces pièces ne lui semblaient pas beaucoup moins maniables que le canon de 7,5 cm., et l'effet de leurs projectiles infiniment plus puissant.

4. *Génie.*

C'est peut-être ce que nous avons vu de plus remarquable dans l'armée espagnole.

Du point de vue des transmissions, il faut mentionner l'aide importante apportée aux nationaux par les équipes de téléphonistes et de radiotélégraphistes allemands. Cinq heures après la prise de Reinosa, le 16 août 1937, nous croisions déjà les patrouilles du téléphone qui posaient leurs fils d'arbre en arbre et qui atteignaient les premières lignes.

Le travail des sapeurs est aussi un modèle de rapidité. Dans les Asturies, dix mois après le dégagement d'Oviedo, tous les ponts avaient été reconstruits en béton, les routes réparées et parfois même améliorées dans leur tracé. On avait transformé les chemins de montagne qui serpentent entre Grado et Oviedo pour en faire une route accessible aux camions et dissimulée aux vues de l'ennemi, soit en

l'enfonçant dans une profonde tranchée, soit encore en la camouflant avec des filets munis de feuillage. A Bilbao et dans la région de la Ceinture de fer, nous n'avons été dé-routés que deux fois pour éviter des ponts détruits par les Rouges et qu'on n'avait pas eu le temps encore de rétablir entre le 19 juin et le 15 août. A Reinosa enfin, dans la soirée qui suivit la prise de la petite ville, la grand'route de Palencia était complètement rouverte à la circulation automobile à l'exception d'un seul ponceau qu'achevait de réparer une équipe de sapeurs, sous la surveillance personnelle du général Solchaga.

Somme toute nous avons constaté partout de l'activité et de l'ingéniosité et nous serions d'avis qu'il faut renvoyer dans le magasin des légendes la fameuse nonchalance espagnole dont on nous rebat les oreilles.

Nous avons visité en détail les tranchées de la Cité Universitaire et les fortifications de la ceinture de fer. A la Cité Universitaire, c'est le règne de la tranchée étroite, profonde et sinueuse, détachant en avant de petits boyaux où sont installés les postes d'écoute et les armes automatiques. Les fonds étaient munis un peu partout de caillebotis en bois ou de dalles de faïence arrachées aux ruines. De distance en distance des places d'évitement ou de croisement, à l'écart, les latrines de campagne. Le tout, comme nous l'avons dit, propre et bien conçu, et l'occupation réduite au minimum. Les hommes qui n'étaient pas retranchés dans les constructions des instituts étaient maintenus au repos dans des abris souterrains.

Nous avons déjà dit ce que nous pensions de la Ceinture de fer¹. Ce qu'elle nous apprend d'intéressant, c'est la facilité avec laquelle on peut aujourd'hui, à l'aide d'un matériel moderne et d'un personnel qualifié, bétonner en peu de mois des kilomètres et des kilomètres d'abris et de casemates.

Au point de vue tactique, ce long cordon de 60 à 70 kilomètres de développement, sans aucune profondeur et

¹ *Gazette de Lausanne* du 23 août 1937.

presque sans aucun flanquement, n'était qu'une coûteuse et gigantesque absurdité. Il semble que si, au lieu de couronner les crêtes, on avait systématiquement organisé les villages, hors des vues de l'ennemi, en bétonnant les meilleurs édifices, on aurait obtenu une plus longue résistance. Rompue sur quelques centaines de mètres de longueur, la Ceinture de fer est tombée quasiment intacte entre les mains des Navarrais et des Légionnaires, dont aucune « bretelle » n'arrêtait l'irruption. Ainsi tombèrent dans le passé, les fameuses lignes où se complaisaient les stratèges du XVIII^e siècle, sous les coups des Villars, des princes Eugène ou des Marlborough.

Du côté rouge on admirera l'ampleur des destructions dans les Asturies. Il est vrai qu'on disposait là d'un personnel de toute première classe, habitué par ses occupations dans les mines à user judicieusement de la dynamite. A noter aussi l'utilisation rationnelle des ouvriers du Métropolitain de Madrid ainsi que du matériel de forage dont on disposait, pour mener avec beaucoup d'activité, la guerre de mine contre les nationaux. Ceux-ci semblent avoir été passablement surpris au premier abord, puis se sont rétablis à leur tour.

5. *Troupes automobiles.*

Nous n'avons nulle part rencontré de colonnes de marche, si ce n'est quelques compagnies qui montaient en ligne ou qui en descendaient. Les principaux transports se font par camions, ce qui ne veut pas dire que l'Espagnol soit inapte à la marche ; il a prouvé le contraire durant la longue bataille des Asturies au mois d'octobre dernier.

Quoi qu'il en soit, ce sont les Italiens qui ont assumé la plus grande partie de ces transports automobiles. Après la bataille de Brunete, nous avons croisé de nombreuses colonnes de camions de marque « Spa », roulant à 60 km. à l'heure ; elles comprenaient toutes au moins une voiture à plate-forme portant une mitrailleuse ou un canon anti-aérien. Sur le front, on avait installé dans les villages des

parcs de réparation et des dépôts de rechange, spécialisés par marque : Ford, Citroën, Opel, etc., système qui, nous a-t-on dit, a donné d'excellents résultats.

A côté de cela, signalons les autos découvertes allemandes destinées au transport des états-majors. A ce qu'il nous a semblé, leur carrosserie en tôle d'acier devait assurer un minimum de protection aux occupants contre les balles d'une patrouille ennemie. De plus, devant les sièges arrière, nous avons remarqué partout un support auquel on adaptait soit une paire de fusils, soit un fusil-mitrailleur.

Pour ce qui nous concerne, encore que notre réseau ferré soit plus dense que le réseau espagnol, on ne dira jamais l'immense importance qu'il y a à conserver dans notre pays un parc important de camions privés, appartenant à deux ou trois bonnes marques, aptes à faire campagne et capables d'enlever de lourdes charges. Toutes les mesures législatives que l'on prendra à fin contraire lèseront gravement notre défense nationale. On pourra dire la même chose des droits excessifs qui frappent l'essence. A ce que l'expérience nous a prouvé — parfois à nos dépens — l'Espagne est le tombeau des petites voitures de faible cylindrée, au moteur poussé et calculé pour une faible consommation. Au bout de quelques mois de campagne, seules subsisteraient sur la route, chez nous comme là-bas, les grosses machines. On devrait donc ne rien faire pour en diminuer le nombre.

6. *Service de santé.*

Nous avons eu l'occasion de visiter en détail l'hôpital de Gétafé sur le front de Madrid. Par ailleurs, nous avons été fort aimablement accueilli par l'actif délégué de la Croix-Rouge internationale, à Burgos.

Selon ses dires, les médecins espagnols sont généralement bons et tout à fait comparables à ceux qui sortent de nos Facultés. Beaucoup d'entre eux avaient fait des stages à l'étranger, en France, en Suisse, en Allemagne notamment. Du reste l'enseignement médical avait été fort poussé en Espagne dans les derniers temps de la Monarchie et les

premières années de la République, témoin le colossal hôpital-clinique que l'on terminait dans la Cité Universitaire au moment de l'insurrection, et l'institut odontologique qui lui fait face. A côté des médecins, il faut encore faire leur place à de très bons samaritains, les *practicantes*, sortes d'officiers de santé qui sont d'un précieux secours tant à la troupe que dans les hôpitaux de l'arrière.

D'après ce que nous avons vu sur le front de Madrid, le service sanitaire fonctionnait là-bas, comme il fonctionnerait chez nous en cas de guerre. Les blessés du champ de bataille sont réunis derrière les lignes, pansés et munis d'une fiche par les médecins de troupe. Les plus légers et les plus graves sont soignés dans les hôpitaux du front, où nous avons visité des salles où les patients étaient répartis d'après leur blessure : blessés à la tête, blessés des membres, blessés thoraciques, blessés de l'abdomen.¹ Nous avons vu de nombreux appareils d'extension ou de support pour les fractures des bras et des jambes. Le calme et la propreté régnaient dans ces grandes pièces d'un couvent désaffecté où Rouges et Blancs reposaient côte à côte. On nous a encore montré les salles de premier pansement, d'anesthésie et d'opération où l'on travaillait comme à la chaîne.

Par contre, on évacue aussi loin que possible vers l'arrière tout ce qui peut supporter le voyage.

Du point de vue de l'hygiène, d'après ce qu'on nous a dit, la situation est satisfaisante. Les hommes sont vaccinés contre le typhus et la même précaution est prise à l'égard des prisonniers de guerre. Les têtes sont rasées, tout au moins en ligne. On a enfin institué des dispensaires anti-vénériens, précaution nécessaire, vu l'affreux bouleversement provoqué par la Révolution et la présence sur le sol de l'Espagne de nombreuses troupes de couleur, assez suspectes à ce point de vue.

¹ Le médecin qui nous accompagnait, nous disait qu'on avait bonne chance de sauver ces derniers, encore 8 à 12 heures après la blessure, en dépit de l'ardeur de l'été.

7. *Intendance.*

Nulle part nous n'avons jamais entendu émettre aucune plainte touchant la nourriture, même de la part des volontaires étrangers, français ou allemands, que nous avons questionnés dans les lignes nationales.

Nous avons assisté à maintes reprises à la distribution et nous avons eu l'occasion de goûter la cuisine de la troupe. L'ensemble nous a paru suffisant et proprement apprêté. Naturellement c'est de la cuisine espagnole que cuisent les roulantes, et on la sert aux heures espagnoles : 8 h. — 14 h. — 22 h. — avec souvent un bon casse-croûte vers 11 heures. Le matin, c'est ordinairement du café noir. A deux heures de l'après-midi et le soir, nous avons toujours vu servir deux plats ; le premier composé de pois chiches, de fèves avec du lard ou du saucisson, le second composé de viande et de pommes de terre. L'homme touche à chaque repas une livre de pain blanc et un demi-litre de vin rouge. Le tout amélioré par les œuvres de bienfaisance civile.

Du poisson de bonne qualité ajoute de temps en temps un peu de variété à ce plantureux ordinaire, comme nous l'a raconté un volontaire allemand rencontré à Tolède. Enfin l'homme reçoit des cigarettes et du tabac, soit de l'intendance soit encore des œuvres de l'arrière.

A ce régime, on ne s'étonnera pas que le soldat national tienne le coup et que beaucoup de Rouges, à ce qu'on dit dans les cafés, passent les lignes pour constater la différence.

(*A suivre.*)

Cap. E. BAUER.
